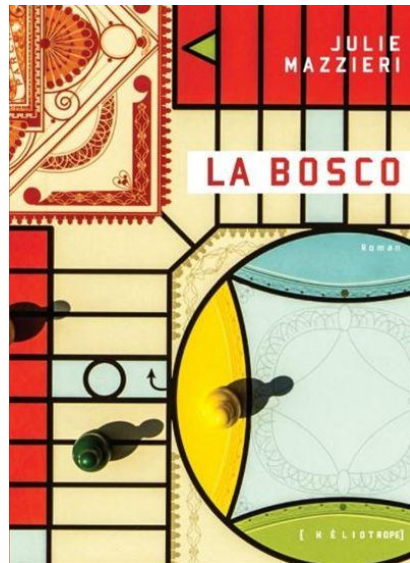


Julie Mazziéri
LA BOSCO
Montréal, Héliotrope, 2017, 125 p., 19,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



L'art de faire vivre la mort

D'entrée de jeu, les cartes sont mises sur table : Suzanne Bosco a été mal « arrangée » par un embaumeur qui n'est pas allé à l'école d'un maître comme celui que nous avons rencontré chez Anne-Renée Caillé (*L'embaumeur*, paru plus tôt cette année, chez Héliotrope). « Suzie » a gardé « sa tête de folle à lier ». Autour du cercueil se tiennent son mari Jacques ; son fils cadet Charles ; sa sœur ; son ami de jeunesse, Castor et quelques connaissances. En effet, la vieille est horrible à voir. Par la voix de Charles, observateur détaché et critique de sa mère, elle s'écrie : « Ils m'ont bâclée ! Les salauds ! Les porcs ! Ils m'ont botchée ! Bande de tabarnaks ! [...] Empaillée ! Comme un renard ! » Cette ouverture est suivie d'un jeu narratif qui tient le lecteur le plus rétif en haleine d'un bout à l'autre de ce bref roman. On se croirait à la procession d'Echternach — deux pas en avant, un en arrière, ce qui demeure un exercice demandant une attention constante : du corps de la mère Bosco, morte après un saut dans le vide, on passe par une série de volutes entourant les circonstances, mémorables à tous points de vue.

La Bosco est l'un des romans les plus loufoques, les plus acérés aussi qui pourrait facilement servir à la scénarisation d'un film noir. Jacques Bosco, le veuf, arrive à Chester en limousine, un engin dégingué, conduit par un chauffeur

incompétent, hyper nerveux, prodigieusement laid, que l'on verrait bien dans la faune fellinienne. Jacques est accompagné de ses enfants. Juste avant la mise en terre, il est pris de panique, incapable de payer le cercueil, les fleurs, le banquet auquel sont censés participer les membres du cortège funèbre. Alors il se tire d'affaire en fuyant. Commence un voyage qui nous mènera dans l'antre de l'enfer, l'auberge « Grand Union », où la Patronne (qui mérite bien la majuscule, on verra encore pourquoi) préparera d'autres agapes en l'honneur de la mère Bosco. Mais entre Chester et ce débit de boisson miteux nous sont révélés la bassesse abjecte du père, sa veulerie, ses misérables mensonges, sa forfanterie, sans oublier la vérité sur la mort et la vie de sa femme.

Charles nous ramène à un épisode auquel il a assisté cinq ans auparavant. À cause de la chaleur estivale, sa mère avait décidé qu'on allait manger sur la véranda, mais avant, elle avait proposé une petite partie de parchési, jeu de société qui invite à mieux contrôler les émotions des joueurs. Comme de raison, la mère, mauvaise perdante, enragée, s'était fourré les pions de Charles dans la bouche, les avait broyés puis recrachés. Plus tard, le lecteur apprend qu'elle a pourtant tenu pendant longtemps le rôle de gouvernante chez un couple fortuné, les Perreault, qui passent à ce moment pénible en décapotable.

La dichotomie entre richesse et pauvreté est l'un des éléments qui détermine la dynamique du récit, un autre étant la nourriture. Jacques, endetté jusqu'au cou, tente d'oublier la réalité et joue à l'homme prospère. Ainsi, après avoir quitté les endeuillés à Chester, il commande au « Grand Union » un autre festin auquel il invite trois jeunes gens dont l'un vient de gagner gros aux courses. Bosco refile à la Patronne, miracle !, un billet tout neuf de cinquante dollars, subtilisé à Charles, qui perd ainsi la dernière obole de son patron. La tenancière de l'auberge se met alors à apprêter des montagnes de nourriture aussi infecte que farfelue. L'alcool aidant, le père raconte l'« accident » de sa femme.

On s'en doutait dès les premières lignes du livre : pour la énième fois, Jacques Bosco venait de sortir sa femme d'un asile, appelé pieusement « maison ». Grand seigneur, il l'emmène au restaurant où elle mange comme une ogresse (le pendant des festivités culinaires dans lesquelles est plongé le fuyard pour le reste du roman). Puisqu'il ne pouvait pas payer la facture, Bosco avait filé à l'anglaise avec sa Suzie adorée...

Dans l'hilarité générale, Jacques péroré au « Grand Union » pendant que la Patronne apporte les hors-d'œuvre, puis la volaille monstrueuse nous rappelant la rencontre entre Charles et un grand oiseau étrange à la « démarche d'eunuque » qui lui montre son « merveilleux anus doré » (passage à lire absolument, p. 50-57), suivi d'un dessert à l'image de cette énorme femme faite de boudins et de chairs flasques. Admirons la création de cette dernière : « Une orange momifiée. Une pomme au flanc rongé par un chancre noir. Et juste au-dessus, des figues trop

mûres qui avaient éclaté et dont le ventre charnu dégorgeait un exsudat ambré. » L'horrible composition est couronnée de fruits en plastique — ce qui signifie de nouvelles dettes, contractées par un cerveau flottant dans des brumes éthyliques.

La fin de cette histoire autour d'une morte, omniprésente dans les épisodes rapportés ? Il n'y en a pas. Le lendemain de la goinfrerie collective, Bosco père sombre dans un sommeil frisant le coma, la main dans la soupe épaisse, destinée au locataire. Charles ne sait pas trop quoi faire du géniteur, car déjà il était resté immobile devant le cadavre de sa mère.

En fait, s'agit-il d'une *histoire* qui se résume à la fuite d'un homme devant ses créanciers, s'embourbant dans son malheur, entraînant dans sa descente la morte, elle et ses enfants ? Ce serait tirer une conclusion hâtive. Des livres comme celui-ci sont rarissimes. Où trouve-t-on de nos jours une telle maîtrise de l'ellipse ? Une main aussi sûre dans le choix des adjectifs, qui, pour une fois, nous font sourire d'aise, tant leur utilisation est nécessaire ? Ils ressuscitent la morte, donnent vie à tout ce que touche la plume de l'auteure, les obsessions des personnages, les objets, les lieux, jusqu'à la première chute de neige. Quand Bosco offre à la Patronne la jolie horloge de voyage des Perreault (la vengeance du pauvre lors d'une visite impromptue chez l'ancienne patronne de sa femme), « la grosse » s'amuse à ouvrir et fermer le boîtier jusqu'à ce que le délicat mécanisme se brise entre ses doigts boudinés. Vient à l'esprit une scène de *Nana*, où Zola fait jouer cette fleur, issue du fumier de l'humanité, avec un bijou promptement cassé et oublié.

Dans *La Bosco*, Mazzieri pousse l'art de la description à des sommets vertigineux que l'on cherche en vain ailleurs. « Cela ne se fait plus » disent les critiques et font la moue. Heureusement, quelques auteurs sont encore capables de ceci : « Le visage [de la mère] était hostile. Seules ses mâchoires procédaient à une curieuse mastication, broyant impitoyablement quelque pensée filandreuse. » Tout de suite, l'image précise tant le caractère de Suzanne que les méandres d'un cerveau où se terre la folie. Je me dois de citer ce passage où le père sort de la maison des Perreault, la petite horloge dans la poche : « Une gorge rouge et turgescente dépassait maintenant de sa chemise entrouverte. Les joues aussi étaient enflammées par quelque satisfaction secrète que le veuf semblait repasser dans son esprit au fil du paysage. Son œil brillait. Ses lèvres étaient humides et figées dans ce rictus qu'a celui qui vient d'entendre une blague salace. » La description de la serveuse du « Grand Union » est magistrale : « Le front et le nez formaient un chanfrein rectiligne comme s'ils étaient plaqués contre un mur invisible. La bouche lippue ne se fermait jamais complètement. Le menton fuyait en arrière. Et les cheveux n'arrangeaient rien au portrait. »

Ces pages sont truffées de mots qui présentent les personnages avec un plaisir contagieux. Tant mieux s'ils agacent. Voici enfin un livre aux antipodes des

productions lénifiantes et cauteleuses. Le vif plaisir de lire ce roman est assuré : la mort peut se faire truculente, rocambolesque, drôle, vivante à souhait.